

# Le Plou de Fracan

REVUE CONSACRÉE AU PATRIMOINE HISTORIQUE ET CULTUREL DE PLOUFRAGAN



• Saint-Hervé à la déclaration de la guerre • L'arrivée de l'occupant en juin 1940 • L'objectif de l'occupant : maîtriser le terrain d'aviation • La vie quotidienne à Saint-Hervé et ses environs...

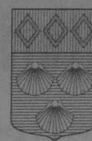
PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DE LA VILLE DE PLOUFRAGAN - N° 2

## Plan du terrain d'aviation



Photo de couverture : aérodrome de Saint-Brieuc. Vue aérienne prise vers 1950.  
Paul Guspou - éditeur - le Légué, Plestin (Côtes du Nord)

Le Plou de Fracan : revue consacrée au patrimoine historique et culturel de Ploufragan éditée avec le concours de la ville de Ploufragan  
Responsable de la publication et de la rédaction : Noël BROUARD, président de l'association « le Plou de Fracan »



Administration, rédaction : bibliothèque municipale de Ploufragan - Place de la Mairie - 22140 Ploufragan.  
Tel. 98 78 89 20. Mise en page et conception : service topographie de la Mairie de Ploufragan.  
Photogravure : Grapho - Quintin. Impression : les Presses Bretonnes - Ploufragan.

## Sommaire

- Page 3** Saint-Hervé, le village à la déclaration de la guerre.
- Page 5** L'arrivée de l'occupant en juin 1940.
- Page 6** L'objectif de l'occupant : maîtriser l'aérodrome.
- Page 8** La vie quotidienne à Saint-Hervé et ses environs.
- Page 10** Le terrain d'aviation de la Plaine Ville.
- Page 12** La Villette et le Carpont dans la résistance.
- Page 15** Deux Ploufragnais dans le maquis de l'Ain.
- Page 17** Le départ de l'occupant : la Libération commence.
- Page 19** Bibliographie : la Bretagne dans la guerre 39-45.
- Page 20** Chanson : les gars de Ploufragan.

## Editorial

Le 6 juin 1944 à l'aube, les armées alliées débarquaient sur les plages de Normandie. Ce jour-là, s'engageait contre les troupes d'occupation, la bataille qui devait mener notre pays à la reconquête de sa liberté.

Parmi les tout premiers objectifs de cette extraordinaire opération qu'était le Plan OVERLORD, figuraient la Bretagne et ses ports militaires. Les Côtes du Nord, sur la route de Brest étaient aux premières loges. La Libération était proche mais la guerre n'était pas finie et les jours qui suivaient allaient mêler tour à tour les sourires et les larmes.

1994 : cinquante ans ont passé. Cinquante années de reconstruction, de changement et d'oubli. Des témoins ne sont plus là, les lieux se transforment, les souvenirs deviennent confus. C'est pourquoi, il apparaît nécessaire de témoigner, de montrer, de dire et d'écrire.

Ce numéro sera donc entièrement consacré à ces années de guerre qui s'achevèrent en quelques mois par le bel été de la Libération. Notre souhait de témoignage aurait pu se limiter au cadre de l'exposition mise en place au mois de juin 1994 sous l'égide de la municipalité s'il ne s'était avéré que notre commune ne fût si riche en événements.

Car l'histoire de ces années-là à Ploufragan, c'est l'histoire du village de Saint-Hervé,

étroitement lié à l'aérodrome de la Plaine-ville, de ses travaux d'aménagement, des expulsions, des réquisitions, des champs de mines, du déminage enfin et de la reconstruction. Ce sont les audacieux coups de mains des résistants engagés dans les maquis parfois lointains, jusque dans l'Am. Ce sont aussi les détails de la vie quotidienne et les difficultés de ravitaillement, les privations et les tickets d'alimentation.

Tant d'événements à peine voilés par les brumes du temps, que l'on n'a pas pu publier entièrement. Aussi poursuivons-nous leur diffusion dans un prochain numéro où nous aborderons notamment les récits des prisonniers de guerre et le retour des captifs.

En attendant, nous restons à l'écoute de tous ceux qui souhaiteraient nous transmettre leurs informations concernant cette période et nous sollicitons à l'avance l'indulgence de nos lecteurs pour toutes omissions ou imprécisions relatives aux faits cités. Le devoir de mémoire est une noble tâche mais les mémoires ont parfois leurs faiblesses.

Le président, Noël BROUARD.

Contact : Association

« LE PLOU DE FRACAN »

Bibliothèque Municipale de Ploufragan  
Place de la Mairie  
22440 PLOUFRAGAN

Le numéro du « Plou de Fracan » est le dernier mis à disposition gratuitement. Il ne sera désormais remis qu'aux membres de l'association « Le Plou de Fracan ».

Un nombre limité d'exemplaires sera toutefois disponible dans le commerce. Si vous souhaitez continuer à nous lire, si vous voulez soutenir notre publication, devenez membre de l'association, participez à nos activités.

L'histoire de votre commune vous intéresse, rejoignez-nous !

## Saint-Hervé : le village à la déclaration de guerre

Le trois septembre 1939, la déclaration de guerre avec l'Allemagne est proclamée. Les gendarmes viennent en informer le Maire de Ploufragan, Monsieur LE DORE qui demeure au village de Saint-Hervé.

La population de la commune est prévenue par voie d'affiches. Dans le quartier, une a été apposée au Haut de la Côte, l'autre à Saint-Hervé sur un panneau fixé sur le mur de l'école, face à la chapelle.

Les rares propriétaires d'un poste T.S.F. sont déjà informés. La terrible nouvelle surprend les hommes qui sont occupés, pour la plupart, aux travaux agricoles. En effet, la moisson a déjà débuté, pourtant chaque homme mobilisable va devoir abandonner son poste de travail, l'aïe à battre ou l'usine, pour rejoindre le lieu qui lui a été désigné et qui est inscrit sur son fascicule militaire.

### Le départ

Les hommes du village qui participent ce jour-là aux battages à la Sorée ou à la Ville-Chat comparent leur livret pour connaître leur rang de départ pour l'armée. C'est donc le départ progressif des mobilisés vers la gare de Saint-Brieuc dans les jours qui suivent. Guerre de feu, guerre non plus de recrutements. Ils sont généralement conduits en char à banc par l'ancien de la famille ou le voisin qui, compte tenu de son âge ou de sa situation, partira plus tard ou restera.

La situation est souvent dramatique. Une femme ou un couple âgé reste parfois seul à la tête d'une fer-



me où, auparavant, il y avait du travail pour deux ou trois personnes. A la ferme de la Croix Cholin par exemple, Emile TANGUY père, démotivé, voit partir ses trois fils. Outre les gens âgés, les hommes non mobilisés (ceux au fascicule bleu) sont les pères de famille d'au moins quatre enfants ainsi que les ouvriers des usines travaillant pour l'armement ; par exemple, pour l'usine de Sambre et Meuse. La grande majorité des familles du village est concernée par un départ et la solidarité s'installe pour terminer les battages.

Cependant, la mobilisation va entraîner pour un temps, la désorganisation des travaux agricoles ainsi que celle des établissements industriels. Les premières nouvelles reçues par les familles des mobilisés sont bonnes : les soldats français sont généralement confiants : la ligne Maginot les protège d'une invasion allemande. Ainsi, peu à peu s'installent la drôle de guerre pour les soldats et l'attente du retour pour ceux restés au pays.

### On s'organise

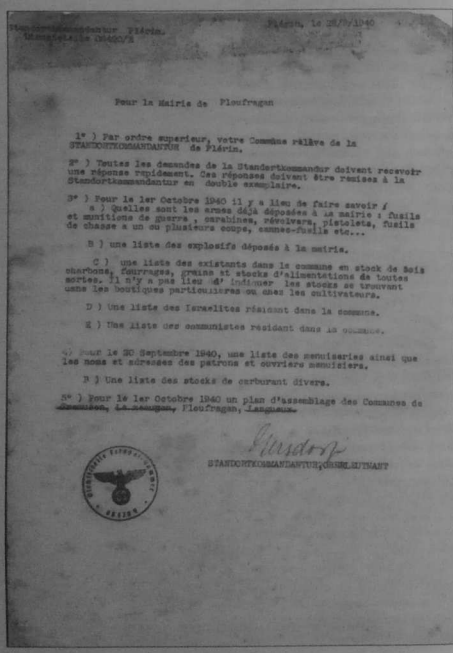
Dans les fermes du village, comme dans celles des environs, les travaux d'automne, principalement les labours, se font au ralenti tant par manque de personnel que de chevaux. En effet, dès la mobilisation, l'Armée française a réquisitionné, dans chaque ferme, chevaux et foin. Les gens s'organisent donc : les voi-

sins mettent les chevaux en commun pour constituer un harnais et ceux qui ont terminé leurs travaux vont prêter le concours de leur harnais à ceux qui sont en retard. Quant au personnel d'appoint, il est composé de soldats détachés, car dès la fin du mois de septembre, le gouvernement a mis en place des permissions agricoles. Elles sont d'abord accordées à des cultivateurs mobilisés « à l'arrière », ensuite, elles sont étendues à ceux du front pour quelques courtes périodes, jusqu'en mars-avril 1940.

L'exploitant qui veut bénéficier de la main-d'œuvre militaire doit en faire la demande à l'aide d'un formulaire prévu à cet effet qui doit être remis à la mairie. Après exa-

men, le maire transmet, avec « avis favorable », les demandes les plus nécessaires à la Direction des Services Agricoles : 9, rue du 71<sup>e</sup> R.I. à Saint-Brieuc.

Plusieurs fermes du village bénéficient de cette mesure pour une période d'une vingtaine de jours. Les demandes de prolongation sont nombreuses mais rarement accordées. Le cultivateur qui reçoit un soldat doit le payer, le nourrir et le loger, de même qu'il doit aussi payer le charretier et son harnais. Certains hommes qui, avant la mobilisation, travaillaient à l'usine « Sambre et Meuse », reviennent y travailler pour une période de trois mois ou, parfois, ont la chance d'être gardés à l'usine.



Lettre adressée à monsieur LE DORE, par la Standerkommandantur.

# L'arrivée de l'occupant en juin 1940

Brusquement, en mai 1940, les événements militaires se précipitent : la véritable guerre commence dès le 10 mai lorsque l'armée allemande envahit la Hollande, la Belgique, le Luxembourg et marche sur la France. Le 14 mai, le front français est enfoncé à Sedan. Le 5 juin commence la bataille de France.

Le 14 juin, les Allemands entrent dans Paris et occupent rapidement le nord et l'ouest de la France. Le 18 juin, ils sont à Saint-Brieuc et foncent vers Brest par la Route Nationale 12 qui borde la commune de Ploufragan. Les riverains de cette route se souviennent encore de voir défiler une colonne motorisée ininterrompue.

### Le contact avec la population

Dans l'après-midi de ce 18 juin, vers 15h30, des Allemands en sidescars empruntent la route qui conduit du Haut de la Côte vers Saint-Barthélémy et prennent position dans toute la zone environnante, zone stratégique par sa proximité avec le terrain d'aviation de la Plaine Ville. Des soldats se présentent à la ferme du « Petit-Champ ». Ils ont soif et réclament de l'eau au fermier Monsieur BOIVIN. Avant de boire, les soldats l'obligent à goûter. Dans la soirée, ils réquisitionnent déjà de la nourriture dans ce secteur. Près de cette ferme située dans les virages de la Côte de Saint-Barthélémy, ils placent un gros canon, braqué en direction de la route de Trémouzan afin de protéger leurs troupes qui continuent leur course par la Nationale.

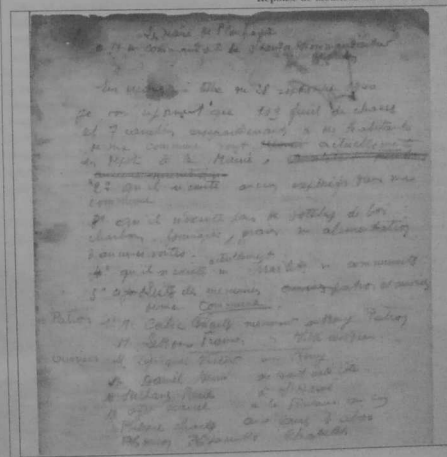
La population est affolée, car les menaces les plus terribles circulent depuis plusieurs jours. Le maire,

Michel LE DORE, doit apporter son soutien moral aux plus découragés qui sont principalement les anciens dont les fils sont au front. Marcel TERLET, qui était enfant à l'époque, se souvient de voir autour de lui les gens pleurer.

Le lendemain de leur arrivée, Jean CHANU, habitant à la Ville Chapet à l'époque, a vu des soldats allemands prendre position et contrôler le passage au carrefour

des Quatre Chemins, à Saint-Hervé (cet endroit se situe dans le haut de l'actuelle rue du Pont de Pierre). D'autres se sont dirigés vers la Croix des Tertres où ils ont coupé tous les sapins qui couronnaient cette butte (ce lieu-dit est situé près de la Croix-Cholin, en haut de l'actuelle rue des Douets où se trouvent les bassins pour l'approvisionnement en eau).

Réponse de monsieur LE DORE, Maire.



# L'objectif de l'occupant : maîtriser l'aérodrome

Les troupes allemandes vont donc s'emparer du terrain d'aviation dès leur arrivée et procéder à d'importants travaux d'agrandissement. Ces événements auront beaucoup de conséquences sur la vie locale.

## L'appropriation

Dès juillet 1940, les Allemands :  
 • suppriment la route qui conduit de Saint-Hervé à Saint-Brieuc, en passant par l'usine des eaux (actuellement, si cette route était retracée, elle joindrait la rue du Pont de Pierre, de Saint-Hervé à la rue de Jersey sur Saint-Brieuc).  
 • réquisitionnent auprès du terrain d'aviation, la « Plaine » appartenant à Joseph HELLIO, cultivateur au Château-Bily. Ainsi, le terrain d'aviation s'étend jusqu'à la ligne de chemin de fer. Progressivement, les terres avoisinantes sont incluses dans la zone militaire du terrain pour porter sa superficie de 32 Ha à 75 Ha à la fin de la guerre.

En mars 1942, date à laquelle les grands travaux d'aménagement effectués par des ouvriers français bien rémunérés, sont terminés, les limites du terrain sont les suivantes :

Le Château-Bily, Saint-Hervé, La Ville Morvan, La Ville Chapet, Le Haut de la Côte, Bien Assis, La Haemorie, la Mare Melée.

Pour protéger cette zone des attaques ennemies, les troupes allemandes prennent également position au bord de la vallée du Gouët, sur les côtes de la Pommerie et de la Ville Morvan. Ils installent des postes de D.C.A. tous accompagnés de projecteurs, en liaison avec ceux du terrain et de Saint-Hervé. Des postes de tirs sont mis en place sur la Butte de la Croix des Tertres, entre les Douets et la Croix Cholin. Ceci explique la présence de nombreux blockhaus dans ce secteur ainsi que dans la petite vallée en bas de la butte, le long du ruisseau.

Des postes de D.C.A. sont également installés à Saint-Hervé : aux Quatre Chemins, près de la Chapelle.

## La modification de l'infrastructure environnante

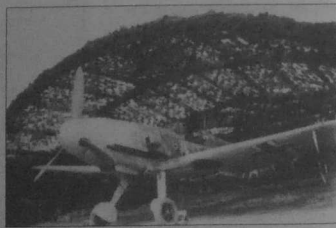
Dès le début des travaux, ils font des percées à travers les champs en direction du Haut de la Côte, de la Croix Cholin et de l'agglomération de Saint-Hervé.

Dès le mois de mars 1941, ils bâtissent le long de ces voies bétonnées, que l'on appelle « pistes », des baraques et hangars en bois ainsi que des alvéoles, pour camoufler leurs avions souvent « factives ». Il en existe une trentaine répartie sur l'ensemble de la zone réquisitionnée. Début 43, une voie de chemin de fer est construite à Château-Bily, pénétrant de 300 m dans le champ d'aviation. De longs poteaux sont plantés en 44, appelés « Asperges de Rommel », pour empêcher l'atterrissage des avions alliés.

Les ouvriers aménagent le terrain d'aviation.



Avions sous alvéole de camouflage.



Les pistes bétonnées partent de l'aéroport pour rejoindre :

- la ligne de chemin de fer
- le village de Saint-Hervé : celle-ci se divise en deux pour aboutir d'une part, près de la chapelle, d'autre part, près de la ferme de F. CORLAY (près de la route vers Saint-Julien)
- le Haut de la Côte
- la Ville Chapet jusqu'à la Ville Morvan.

Ainsi de nombreux champs sont partiellement empierrés, les talus n'existent plus. Les limites de propriété ne sont plus visibles. Tous ces travaux, dirigés par la TODT, organisation allemande du travail, étaient confiés principalement à l'entreprise RAFF, et de nombreux habitants de l'agglomération n'eurent d'autres ressources que de s'y faire embaucher, le travail manquant partout dans la région. Des résistants qui travaillaient là, grappillèrent beaucoup de renseignements utiles aux alliés.

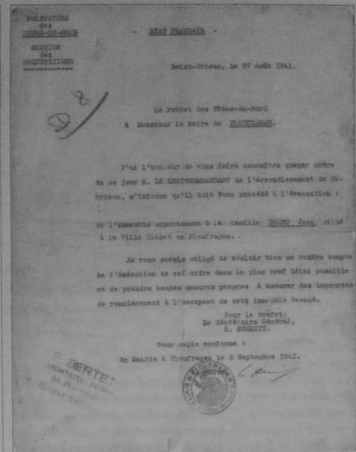
Actuellement, le principal accès au village de Saint-Hervé, en venant du centre, correspond à une ancienne piste bétonnée. Il en est de même pour une partie de la route menant de la Ville Chapet au Haut de la Côte et de celle donnant accès à la Ville Morvan. Des morceaux de ces anciennes pistes sont encore visibles.

## L'expulsion des habitants de la zone militarisée

L'agrandissement du terrain implique l'évacuation des habitations incluses dans la zone délimitée par l'occupant.

L'expulsion des habitants est fonction de l'avancement des travaux. Les familles concernées sont prévenues par lettre signée du maire de Ploufragan, sur ordre de l'autorité allemande. Elles ont 48h pour quitter les lieux. Le calendrier des expulsions est le suivant :

- Juillet / septembre 1940 (les habitations les plus proches) : la Bonneville (famille Y. RAULT), la Plaine Ville (famille F. LE COQ), le Château Bily (famille J. HELLIO), la Ville Bily (trois familles dont RLEVIN), le Tertre Sous Joug au



Ordre d'expulsion adressé à M. Jean LE CHANU

Haut de la Côte (familles TANGUY et LE NOTRE).

- Janvier 1941 : Saint-Hervé (familles RICHARD et CAVAN).
- Avril 1941 : le Haut de la Côte (familles E. GAUTHIER, FEUILLET, F. DESBOIS, J. DESBOIS, J. LE PROVOST, H. DANIEL, JAF-FAIN). A noter que ces maisons avaient déjà leur toiture en mauvais état du fait des jets de pierre lors de la construction de la piste. Le café du village (famille TANGUY).
- Mai 1941 : une partie du village de Saint-Hervé (familles F. PHILIPPE, F. HENRY, R. LE BRET, CORLAY-TERLET, M. LE DORE (le maire), BRIAND, DESBOIS, T. DELAFOSSE, LE BELLE-GARD), la Croix CHOLIN (famille TANGUY).
- Août 1941 : Les Douets (famille DESBOIS), La Ville Chapet (en partie).
- Année 1942 : La Ville Morvan (famille RENOARD).

Ce sont presque essentiellement des fermes qui sont évacuées. Les gens trouvent refuge chez des proches dans la commune ou dans les communes environnantes telles : La Meaugon, St-Donan, Trémuson, Trégnoux, Plérin. Pour « faciliter » le déménagement, nombreux sont

ceux qui vendent une bonne partie du bétail (on garde par exemple 3 vaches sur 7, et 1 cheval sur 2 ou même aucun).

Quant au mobilier et au matériel qui parfois sont répartis dans des lieux différents, il faut souvent plusieurs jours, voire une semaine - selon l'importance de la ferme - pour les transporter dans des charrettes attelées aux chevaux non réquisitionnés par l'occupant. Les personnes qui les accueillent n'ont pas toujours une place suffisante pour une famille entière ; mais les gens s'organisent : on occupe les greniers et les celliers. Pour loger les animaux, des hangars sont construits en toute hâte : on plante des poteaux entre lesquels on entasse des bottes de paille.

Dès la fin mai 1941, le village de Saint-Hervé, à l'image du territoire national, est partagé en deux zones : « Le Haut du Village » qui correspond à la zone militaire réservée à l'occupant, protégée par des fils de fer barbelés et des mines enfouies dans les champs limitrophes, et « Le Fond du Village » que les habitants n'évacueront pas mais, où ils supporteront tout le poids de l'occupation allemande.

# La vie quotidienne à Saint-Hervé et ses environs

De juin 1940 à mai 1941, la troupe d'occupation allemande a progressivement confisqué, à son profit, après le terrain d'aviation, les terres et agglomérations environnantes.

Dès l'évacuation des exploitations, les Allemands prennent possession des habitations devenues vacantes. Ils ne conservent que deux fermes : La Croix Cholin et la Ville Morvan. Pour leur auto consommation, ils élèvent des bêtes et cultivent les champs non minés compris dans leur zone militaire. Dès mai 41, la moitié des terres agricoles du village de Saint-Hervé ne peut plus être cultivée par son propriétaire ou fermier.

Rapidement, les Allemands transforment et rénovent les bâtiments pour le logement de la troupe ; ils percent de nouvelles ouvertures, ils agrandissent les anciennes fenêtres, ils aménagent les greniers en mansardes et rendent habitables écuries et celliers. Ils installent l'électricité et l'eau courante dans les habitations qui possèdent maintenant des cabinets de toilette.

A l'intérieur de la zone occupée, les voies d'accès sont aménagées et

même goudronnées. A l'emplacement des jeux de boules du café épicerie d'où Madame R.TANGUY a été expulsée en avril 1941, les Allemands ont creusé un immense trou que l'on appelle « bassin » et qui sert de réserve d'eau, en cas d'incendie probablement. Plusieurs bassins sont répartis sur toute la zone. Les occupants ont peu de contact avec la population qui vit dans le « fond du village » et qui connaît les restrictions comme les autres habitants de la région.

## LE RAVITAILLEMENT

Pour « aller en ville », c'est-à-dire à Saint-Brieuc, il faut maintenant passer par le passage à niveau, la Croix Tual, le Bois Fielet, le Carpoint et la gare ; ceci représente environ 8 km. Bien que l'on soit à la campagne, une préoccupation domine : celle du ravitaillement quotidien. Dès septembre 1940, le gouvernement de Vichy impose un rationnement dont le règlementation repose sur la création de cartes et de tickets d'alimentation. La population est répartie en plusieurs catégories faisant chacune l'objet d'un traitement différent. Chaque individu, quelque soit son âge, est titulaire d'une carte d'alimentation qui donne droit à la délivrance de tickets de rationnement. Un ticket représente une ration qui est différente selon la catégorie à laquelle appartient l'individu. Les cartes sont retirées à la mairie qui, ensuite, chaque mois, délivre les tickets. La population est répartie en huit catégories qui sont :

- Catégorie I : moins de 3 ans.
- Catégorie II : de 3 à 6 ans.
- Catégorie III : de 6 à 13 ans.
- Catégorie III : de 13 à 21 ans.

- Catégorie A : adultes non travailleurs de force et non cultivateurs de 22 à 70 ans.
- Catégorie T : travailleurs de force de 22 à 70 ans.
- Catégorie C : cultivateurs de 22 à 70 ans.
- Catégorie V : plus de 70 ans.

En avril 1941, un adulte de la catégorie A peut bénéficier des rations suivantes : \* par jour : 240 g de pain \* par semaine : 250 g de viande - 75 g de fromage \* par mois : 3 litres de vin - 550 g de matières grasses - 500 g de sucre - 200 g de riz - 250 g de pâtes.

Éventuellement, il peut exister des suppléments de rations pour certaines catégories : \* du lait pour les K, J, L, M et V \* du vin pour les travailleurs de force.

En 1942, la ration officielle fournit 1200 calories alors que l'organisme en réclame un minimum de 2500.



Le Haut de la Côte en 1994

## EXTRAIT D'UNE CORRESPONDANCE

Description en octobre 1941, d'une maison rénovée à Saint-Hervé : « La maison est toute transformée ; cloison d'une porte à l'autre fermant couloir ; deux belles fenêtres sur chaque pièce ; trois jolies mansardes remplacent le grenier ; les écuries et le cellier sont aussi transformés en habitation avec parquet, fenêtres et plafond ».

Ce sont les années de pain noir ; cependant, pour avoir le droit de manger ce pain noir et dur, il faut avoir des tickets, et auparavant, avoir patiemment attendu son tour dans une très longue file d'attente, dès 5 heures du matin parfois.

- Avant la guerre, on obtenait : 75 kg de farine avec 100 kg de blé.
- Fin 1940, on retirait : 82 kg de farine avec 100 kg de blé.
- Au printemps 1941 : 85 kg de farine avec 100 kg de blé.

A cause de la restriction des carburants, le boulanger de Sainte-Anne du Houlin ne fait plus sa tournée ; les habitants doivent aller eux-mêmes s'approvisionner à Merlet. Les plus courageux vont à la recherche des denrées rares mais indispensables (farine, beurre...) dans la région de Loudéac. Pour être parmi les premiers le dimanche matin, ils partent à vélo en fin d'après-midi le samedi, et couchent en route. Hélas, le résultat n'est pas toujours à la hauteur des efforts déployés.

## L'école

En 1940, l'école publique de Saint-Hervé qui se situe près de la Chapelle, à l'emplacement que l'on appelle « Le Tertre », est un bâtiment récent construit vers la fin des années 20, en remplacement d'une vieille bâtisse. La salle de classe se situe au rez-de-chaussée, tandis qu'à l'étage se trouve l'appartement réservé à l'institutrice et sa famille. L'institutrice qui enseigne à cette époque est Madame CAVAN.

En janvier 1941, la salle de classe uniquement, est réquisitionnée

L'école-relais à partir de 1941



L'école de Saint-Hervé reconstruite vers 1951

pour loger des soldats allemands. De jeunes soldats S.S. y logeront même pendant quelques temps. Ainsi privée de sa classe, Madame CAVAN trouve refuge avec ses élèves (classe mixte) dans une maison du village où une chambre est mise à leur disposition. Par manque de place, tous les élèves ne peuvent fréquenter l'école ensemble, toute la journée. Donc, certains ont classe le matin, d'autres l'après-midi.

A cette époque les champs de pommes de terre sont envahis par les doryphores, et les enfants des écoles sont requis pour procéder à leur ramassage afin de sauver la récolte indispensable pour la nourriture.

Aux grandes vacances de juin 1941, l'école du village est supprimée et la famille CAVAN doit céder son logement à un officier allemand. Le drapeau à croix gammée flotte alors dans la cour de l'ancienne école.

Compte tenu de ces circonstances, à la rentrée d'octobre 1941, les écoliers de Saint-Hervé et des environs se répartissent, souvent en fonction de leur lieu d'habitation, entre diverses écoles. Ils vont au bourg de Ploufragan ou aux Villages en Saint-Brieuc, ou bien à Saint-Brieuc même.

Au bourg de Ploufragan, les salles de classe de l'école publique sont dans des baraquements construits sur des terrains situés sur la gauche en descendant du carrefour de la Fontaine Morin vers le Calvaire Roussel (actuellement, cet emplacement se situe rue J.B. Illio

après la bijouterie Morin). Les écoliers de Saint-Hervé qui se rendent au bourg doivent emprunter la route du passage à niveau qui conduit à la Croix Tual et qui aboutit quelques kilomètres plus loin à la Fontaine Morin.

Les enfants vont à pied, chaussés de sabots de bois ferrés. Le midi, ils mangent sur place une soupe trempée « Chez Rosalie », puis battent la semelle sur le champ de l'église tout en avalant sur le pouce un morceau de pain noir accompagné d'un œuf ou d'une pomme. S'il survient une alerte, qu'ils se trouvent à l'école ou sur le chemin, ils courent bien vite se réfugier dans la douve la plus proche et la plus profonde, au son de la sirène.

## Les réfugiés

De novembre à décembre 1939, un baraquement est construit à la Fontaine Chesnaie pour accueillir des réfugiés. Ce champ qui appartient à la ferme de la Croix Cholin se situe dans le haut de la rue du Pont de Pierre, près du café. Dès mai 1940, suite au début de « La Bataille de France », les premiers réfugiés arrivent dans le village : deux familles belges venues de Liège en voiture sont logées à la Croix Cholin ; ainsi que la famille LEMOINE, arrivée de Maubeuge (59) avec deux chevaux attelés à une charrette, et logée à la Ville Chapet chez A. GAUBERT.

Sources : habitants de Saint-Hervé et des environs - Madame TOUSSAINT.

# Le terrain d'aviation de la Plaine Ville

Le terrain d'aviation de St-Brieuc-Ploufragan, dont les travaux ont débuté en 1937, a été ouvert à la circulation aérienne le 30 juin 1939. Les vols civils cessent en septembre 1939, puis l'aérodrome est réquisitionné et utilisé par l'école de pilotage n°25 de l'armée de l'air.

Cette école se replie ensuite sur Pau puis en Afrique du Nord. Les pilotes et les membres du club sont alors dispersés. Vient alors rapidement la période de l'occupation.

## J.M. DORANGE : un aviateur courageux

Répondant à l'appel du Général DE GAULLE, Jean Magloire DORANGE et 14 de ses camarades aviateurs s'embarquent dans la nuit du 12 février 1941 sur un cotre

acheté d'occasion, le BUHARA. Le départ s'effectue de la baie de la Fresnaye, mais le moteur rend l'âme au large de Guernesey. Interceptés par un patrouilleur de la Kriegsmarine ils furent conduits à Saint-Lô, et jugés par une cour martiale. En compagnie de son ami G. DEVOUASSOUD, J.M. DORANGE est fusillé le 12 août 1941 à l'abbaye de Montebourg. Il avait 30 ans. Les 12 autres compagnons d'infortune sont condamnés au bagne à perpétuité... jusqu'à la Libération. L'un d'entre eux,

R. CARUELLE devient plus tard commandant de bord à Air-France.

## Le Château Bily

Dans la nuit du 3 au 4 avril 1941, le bel et grand immeuble dénommé Château-Bily, qui était à 200 m du champ d'aviation, fut détruit entièrement par le feu. Les pompiers de Saint-Brieuc, qui étaient accourus, n'eurent pas le droit d'approcher, l'immeuble étant occupé par des Allemands.

L'aérodrome et l'usine des eaux



Les journaux, ou bien ne parlèrent pas de l'incendie, ou bien ne parlèrent pas des occupants. Le château fut-il détruit par une bombe incendiaire anglaise, ou bien accidentellement ? Des Allemands y périrent. Le tout fut réduit en un monceau de ruines. (J.B. ILLIO)

## La Luftwaffe à la Plaine Ville

Les premiers avions allemands se posent sur l'aérodrome de la Plaine Ville le 18 juin 1940. Ce sont sept M.E. (1) 109E. Le terrain d'aviation de la Plaine Ville, à Saint-Brieuc - Ploufragan, est dès 1940, une base secondaire du J.G. (2) 2, qui a en charge la défense du Cotentin et de la Bretagne, de Cherbourg à Vannes. Il est équipé de M.E.-BF (3) 109F du J.G. 1 groupe 2 (avions de chasse monomoteurs), puis de B.F. 109F du J.G. 53. Des avions de chasse de ce groupe sont également dispersés sur les aérodromes de Morlaix, Dinard et Dinan, pour effectuer des patrouilles côtières. En avril 41, suite à l'invasion de la Yougoslavie et de la Grèce, départ de la J.G. 53 et arrivée de la J.G. 26, rééquipée à Bonn/Hangelar avec le nouveau B.F. 109F, spécialement aménagé en bombardier léger dès la mi-mars 1941. Le 1<sup>er</sup> avril, ce groupe, amputé du Staffel (4) 7 opérant en Sicile, arrive avec le reste du J.G. 26 en Bretagne et s'installe à Saint-Brieuc pour la défense diurne. Les pilotes assurent l'alerte maximale dans leurs cockpits ou patrouillent en mer. Nous pouvons noter le nom du pilote MARTIN, UFFZ (5), et des soldats BALLOF, STEGMANN, GODECKER. Le J.G. 26 retourne en Belgique et dans le nord de la France en juin-juillet 1941.

La J.G. 2 s'installe à Saint-Brieuc, venant de Vannes. Elle sera équipée progressivement de FOCKE-WULF 190 A - dénommés nez-jaunes - nettement plus performants. On peut préciser qu'en plus de ces chasseurs, le terrain d'aviation a vu passer des bombardiers moyens DORNIER 17 et HEINKEL. Les Focke-Wulf du J.G. 2 prennent en charge, à partir de 1943, la défense de toute la

Le Plan de France n° 2



B.F. 109 du J.G. 26 en 1942

Bretagne. Basé à Vannes, le groupe dépêche des staffel (12 avions) également à Cherbourg, Le Mans.

Mais ils ont participé à d'autres missions, dont l'opération SERBERUS, en mai 1942, qui consistait à l'évacuation de trois cuirassés de Brest (GEISNAU, PRINZ EUGEN, SCHARNHORST). L'Obslt Adolf GALAND, - descendant de huguenots partis en Allemagne par suite de l'édit de Nantes - faisait la protection aérienne.

A partir du 27 novembre 1943, HITLER lance l'opération STEINBOCK (bouquetin) consistant en des bombardements intensifs sur les villes anglaises. Cette opération va coûter très cher à l'aviation allemande qui ne pourra plus être aussi présente sur la Bretagne. Pour la petite histoire : des avions en bois ont été disposés sur le terrain d'aviation comme leurs... et ont reçu des bombes en bois anglaises.

## Le coût humain

Cette période qui a marqué les habitants des environs a eu un coût humain considérable pour toute une génération de pilotes et soldats allemands et alliés. Nous avons pu en extraire quelques faits. Nous les livrons d'une façon chronologique, autant que faire se peut, nous ne prétendons pas tout savoir :

### CÔTÉ ALLEMAND

- le 18 octobre 1940 : Hans STEBOLD du J.G. 2 se tue en effectuant un atterrissage d'urgence.
- Courant 1940 : un M.E. 110 a été trop loin au décollage et est tombé

dans la vallée (rue des Casernes) Le pilote a été tué.

- le 20 janvier 1941 : l'Uffz UNERTL, décolle en alerte, avec 5 autres B.F. 109, pour essayer d'intercepter, sans beaucoup d'espoir, l'habituel SPITFIRE de reconnaissance qui patrouillait au-dessus de Saint-Brieuc, à une très grande altitude. L'Anglais, sans les attendre, repartait dans les nuages. Au retour, UNERTL tenta un atterrissage d'urgence, mais capota, détruisant pratiquement son avion, mais s'en sort indemne.
- 16 mai 1941 : Heinrich LUHS du J.G. 26 se tue en posant son B.F. 109 (mission de guerre).
- 8 mars 1943 : un B.F. 109 a été ramené par son pilote mortellement blessé (jour de l'attaque de Rennes par l'aviation anglaise). L'avion a atterri sur le ventre.

### CÔTÉ ALLIÉ

- 1<sup>er</sup> février 1941 : un bombardier anglais BLEINHEIM est abattu par l'Uffz BOCHMANN. Un SPITFIRE (chasseur) canadien est tombé dans le parc du Château-Bily. Un midi, deux avions s'étaient présentés en rase motte face au terrain d'aviation, un a été touché par la D.C.A. (6) et s'est écrasé.
- 7 juin 1944 : chute d'un avion U.S. type MUSTANG près de l'aérodrome de St-Brieuc. B.P. 87/14 ON, abattu par la flack (6) de l'école Curie. Le pilote CHATRAS est tué.

(1) M.E. / B.F. = Messerschmitt  
 (2) J.G. / Jagdgeschwader = Escadre de chasse  
 (3) Staffel = Escadrille  
 (4) Uffz / Unteroffizier = Sergent  
 (5) D.C.A. / FLACK = Défense anti-aérienne

# La Vilette et le Carpont dans la Résistance

Rue des Cheminots, rue Georges Chevance, rue des Combattants, rue des Déportés, rue des Fusillés, rue des Résistants... A Ploufragan aussi, on ne pouvait imaginer rien de plus vexatoire que de voir les uniformes allemands dans l'agglomération briochine.

Comme le blé couché par le vent et qui se relève, des Ploufraganais sont entrés dans la Résistance avec tous les risques que cela comportait. Humbles artisans d'une réaction nationale issue de la défaite, leur histoire reste à écrire. Nous évoquerons l'action des résistants de La Vilette et du Carpont, deux quartiers où habitaient de nombreux cheminots et des ouvriers des Forges et Laminiers. Bien d'autres Ploufraganais ont participé à la résistance intérieure (en particulier dans le maquis de Plesidy), ou ont rejoint les Forces Françaises Libres. Qu'ils nous pardonnent de ne pouvoir, faute de temps et de place, évoquer leur histoire ici.

## Georges Chevance et ses camarades

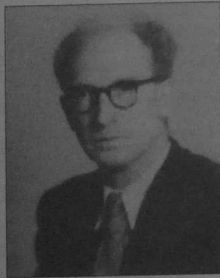
Le 20 avril 1953 se déroulaient à Ploufragan, les obsèques de Georges CHEVANCE. Des centaines de personnes vinrent rendre un dernier hommage à celui qui fut dans notre département un des premiers résistants et dont le groupe fut démantelé par la gestapo au cours de l'été 1943.

Une résistance précoce : employé des P.T.T., Georges CHEVANCE a été un des pionniers de la Résistance. Dès octobre 1940, il participe à un sabotage sur les lignes téléphoniques allemandes au

terrain d'aviation. En janvier 1941, il effectue un sabotage sur les circuits téléphoniques allemands en face du dépôt S.N.C.F. de la Ville Berno. En juin et juillet 1942, il renouvelle les mêmes actes sur les lignes reliant Saint-Brieuc à Brest. Devenu responsable départemental des F.T.P.F. (Francs-Tireurs et Partisans Français), il dirige en 1943 plusieurs actions contre l'appareil de guerre allemand notamment à Ploufragan, Saint-Brieuc, Yffiniac, Lamballe... De plus, il accomplit la tâche d'agent de liaison et est chargé des renseignements généraux sur le plan départemental près de l'état major F.T.P. de la région de Rennes.

**La torture et la déportation :** En août 1943, une grande rafle entraîne le démantèlement de la pre-

Georges CHEVANCE



mière organisation communiste. Georges CHEVANCE et plusieurs de ses camarades ploufraganais et briochins sont emprisonnés et torturés à Saint-Brieuc, rue Cardenoual, puis transférés à la prison Jacques Cartier de Rennes. Parmi les victimes de cette rafle, signalons aussi deux cheminots Ploufraganais : Pierre AUDREN qui fut envoyé au camp de concentration de Voves (Eure & Loire) et Eugène HAMON fusillé à Rennes le 8 juin 1944. La fille de ce dernier, Odette, fut déportée à Ravensbrück.

Georges CHEVANCE, transféré dans les camps d'Auschwitz puis de Buchenwald, y organisa encore la résistance. A son retour, épuisé, il reprit néanmoins ses activités syndicales et fut élu conseiller municipal en mai 1945. Il succomba des suites de ses souffrances en captivité le 17 avril 1953, rue de Brest, la rue qui porte aujourd'hui son nom.

## Les sabotages au dépôt SNCF de la Ville Berno

Après le démantèlement de l'organisation de Georges CHEVANCE, la résistance intérieure dans le département fut principalement le fait des Francs-Tireurs Partisans, organisation dans laquelle il y avait de nombreux communistes mais aussi des jeunes de toutes tendances qui intégraient ce mouvement par patriotisme. A la base au moins, les



Défilé rue de Gouëdic, début août 1944, du groupe de résistance de Ploufragan (Collection Paul AUFRAY).

quelles politiques n'existaient pas : ce qui comptait c'était la libération du territoire national. Plusieurs cheminots du Carpont et de La Vilette étaient membres des F.T.P. Comme leurs camarades des autres régions du Nord-Ouest, les cheminots bretons étaient particulièrement exposés aux raids de l'aviation alliée : bombardements meurtriers des gares et des voies ferrées. En outre, les sabotages effectués sur la voie par d'autres patriotes faisaient courir de gros risques au chauffeur et au mécanicien de la locomotive. Toutes ces actions n'étaient pas non plus toujours assez efficaces pour désorganiser les plans de transport de l'ennemi.

Restait une solution : saborder les locomotives au dépôt, mais c'était prendre un risque énorme car les ouvriers devaient revenir le lendemain sur le lieu de leurs actions et les allemands risquaient fort de les soupçonner. Cependant, les cheminots ploufraganais et briochins n'hésitèrent pas : après une série impressionnante de sabotages allant de la détérioration de machines-outils au vol de pièces de rechange, ils décidèrent de monter des actions de grande envergure.

Le 19 avril 1944, vers 22h30, le groupe F.T.P. des cheminots passait à l'action. Il s'agissait de déposer des bombes à retardement sur les lieux stratégiques du dépôt de La Ville Berno. Une première équipe se chargea des cuves à eau de la rue

Cuverville. Une seconde équipe eut pour mission de faire sauter la fosse de visite, le transformateur pylone haute tension et la grue à charbon. La troisième équipe se consacra à la plaque tournante. Il fallait faire vite et bien coordonner les actions car une fois les « crayons » érasés, les bombes étaient à retardement d'une demi-heure. Vers 23 heures, c'était le feu d'artifice.

Le lendemain matin, comme d'habitude, tout le monde reprit le travail : une poignée de main, un sourire aux lèvres, mais pas de longues discussions, c'était dangereux. Des bruits circulaient : « Tu as vu le boulot ? il paraît qu'ils étaient une centaine ! ». Nos cheminots avaient bien envie de rire et, avec l'espoir que cela arrive aux oreilles allemandes, ils répondaient comme des ignorants : « J'ai entendu dire qu'ils étaient plus de deux cents, armés jusqu'aux dents ».

Le 29 avril 1944, l'action des cheminots visa principalement les locomotives se trouvant à l'intérieur du dépôt. Il s'agissait, vers 17h45, soit un quart d'heure avant le départ des ouvriers, de placer des bombes un peu plus grosses que des œufs de poule dans le cylindre de la locomotive : c'est le poumon de la machine qui fait corps avec l'ensemble du chassis : s'il explose, la locomotive est hors d'usage pour une longue période.

Vers 21 heures, le silence de la nuit est soudain troublé par de multiples explosions accompagnées des

bruits de bottes et des hurlements des sentinelles allemandes...

Le lendemain matin, les allemands ne peuvent que constater l'ampleur des dégâts : deux machines « Pacific » avaient été détériorées de même que trois puissantes « Mikado » si précieuses pour remorquer les lourds convois de munitions et les trains des troupes. Deux « 230 » étaient également hors d'usage.

Sans effusion de sang ni destructions inutiles, ces opérations s'étaient bien plus payantes qu'un bombardement aérien. Furieux, les allemands arrêtèrent tous les cheminots trouvés dans l'enceinte du dépôt. L'ensemble de l'équipe de nuit et les chefs furent même alignés contre un mur et le chef de gare, un allemand, menaça de faire fusiller tout le monde. Heureusement, les allemands se calmèrent et le lendemain ces cheminots furent libérés.

Epilogue. Après le débarquement du 6 juin 1944, plusieurs cheminots ainsi que d'autres Ploufraganais gagnèrent les maquis. Certains, avec le maquis de Caut-Mallouen (Saint-Gonnans), participèrent à la libération de Guingamp. D'autres restèrent dans les environs immédiats de Saint-Brieuc et s'illustrèrent en particulier lors de l'attaque de la prison de Saint-Brieuc, le 1<sup>er</sup> août 1944. Le 6 août 1944, ils participent aux derniers coups de feu contre les « Russes blancs » de l'aérodrome. Ensuite, beaucoup d'entre eux s'engagèrent dans l'ar-

més et participèrent aux combats sur divers fronts jusqu'à la victoire finale en mai 1945.

Les résistants qui accomplirent ces actes n'avaient pas pour ambition de voir leurs noms passer dans l'histoire : c'est pourquoi nous avons cité très peu de noms mais nous sommes à la disposition des personnes qui voudraient de plus amples renseignements concernant les participants à ces opérations. Pour mieux situer l'état d'esprit de ces cheminots, nous publions aussi la lettre que l'un d'entre eux a bien voulu nous remettre.



Résistants ploufraganais à la caserne Charner, début août 1944 (Collection P. AUFFRAY).

**PREAMBULE.** Lorsque les historiens étudient le passé dont nous avons été à la fois les témoins et les acteurs, ils consacrent une place éminente aux combats qui ont permis la Libération de notre pays. A tous ces récits pertinents, et pour répondre à d'amicables pressions, je viens ajouter le modeste témoignage d'un ancien résistant parmi d'autres de Ploufragan.

#### 1944-1994 SOUVENIR

Nous, les jeunes de 1944, étions nés quelques années après la grande guerre, celle qui devait être la dernière et notre enfance avait été nourrie de récits qu'évoquaient les rescapés, nos pères qui étaient revenus, souvent meurtris dans leur chair, sinon dans leur âme.

Au fil du temps, nous nous sentions fiers d'être leurs fils, d'être leurs filles, c'est pourquoi tout naturellement, des jeunes de mon âge ainsi que moi-même, après en avoir trouvé le chemin, sommes entrés dans la Résistance.

La Résistance, au début, c'est le refus absolu de la revanche nazie contre nos anciens, refus d'une occupation humiliante, alourdie par la présence pesante d'une police, la Gestapo, sur laquelle on a déjà tout dit, c'est aussi prendre le risque de tomber dans les griffes de ses raffinisés tortionnaires, et là, je pense à beaucoup de camarades.

Quelques mois avant le débarquement de juin 1944, le harcèlement de la Résistance s'accroît, il fallait mettre

la pression sur l'occupant. C'est ainsi, qu'entre autres actions, lors d'une réunion, il est décidé de saboter les installations ferroviaires à S-Brieuc : les tâches sont réparties : aux uns les locomotives, aux autres le pont-tourant.

Quant à moi, avec mon copain Marcel, nous sommes chargés de détruire la canalisation amenant l'eau des grandes cuves de la rue Cuverville au dépôt de Saint-Brieuc et qui alimentait les locomotives. Notre armement, un pistolet avec trois balles pour nous deux, c'était un peu juste.

Le soir prévu, avec Marcel, nous passons rue Cuverville et nous arrêtons devant la barrière menant aux cuves. Intrigués, les deux gardes s'approchent, nous les menaçons de notre pistolet et pénétrons dans le périmètre entourant les cuves.

Marcel tenant les gardes en respect, je descends par une petite échelle de fer dans un étroit vestibule où se trouvent les canalisations.

Après avoir placé l'explosif, écrasé et enfoncé le détonateur, je remonte, rabais silencieusement la plaque fermant le passage (un wagon de DCA se situait à proximité), puis, entraînant les deux gardes, nous évacuons les lieux, suivons la rue Luzel, tournons à droite après le pont de la Villette, vers la grande maison bâtie au bas de la côte, et, laissant derrière celle-ci les deux gardes solidement ficelés, nous rentrons chez nous. Environ une heure plus tard, les explo-

sions se succèdent : succès total, aucune perte, ce qui ne fut pas toujours le cas, malheureusement. D'autres actions sont exécutées, puis, début août, nous attaquons la prison de Saint-Brieuc, et libérons trente-quatre prisonniers dont dix-huit devaient être fusillés le lendemain matin.

Ce matin-là, je dois dire que nous étions tous émus de voir plusieurs de nos camarades s'arrêter dans la cour de la prison pour nous remercier et nous embrasser. Pourtant, ce n'était guère le moment, les occupants n'étaient pas loin. Puis, c'est la Libération, avec la montée contre les Russes Blancs, alliés des nazis, au terrain d'aviation de la Plaine Ville.

Ensuite, et cela allait de soi, l'engagement d'une grande partie de notre groupe pour le front, les tranchées, la boue, le froid, et le danger constant. Finalement, la victoire de mai 1945, et la satisfaction d'y avoir un peu contribué. Notre tâche était terminée, une page se tournait.

Nous n'étions pas des héros, et bien des jours, nous avons tremblé, notre vie quotidienne ressemblait à la vôtre : oh, bien sûr, il nous fallait avoir du courage, mais la jeunesse en a toujours. Seule l'époque était vraiment différente.

PS : Marcel n'avait pas dix sept ans. Un ancien résistant parmi d'autres sans doute plus méritants de Ploufragan.

P.A.

## Deux Ploufraganais dans le maquis de l'Ain

Comme beaucoup de Français, des Ploufraganais se sont battus dans la Résistance et ont été tués. C'est le cas pour Louis TANGUY (dit Lesombre) et Félix LE NOACH (dit Félix), deux Ploufraganais, amis d'enfance, qui ont combattu dans le maquis de l'Ain.

### Une action confiée à la Résistance

Leur principale action fut l'attaque de l'usine Schneider du Creusot, centre important pour l'industrie allemande. Le bombardement effectué par l'aviation alliée s'était révélé inefficace et de plus, il y eut plus de mille victimes civiles. Pour ne pas renouveler cela, la Résistance demanda que la mission lui soit confiée.

Trois équipes furent formées :  
• la première, commandée par MANTIN, était composée d'une équipe de six F.T.P. ;

• la deuxième, commandée par LA BROUSSE, était composée de trois espagnols et d'un chauffeur du maquis ;

• la troisième, où se trouvaient les Ploufraganais, était commandée par le lieutenant d'aviation BOURRET (lieutenant BRUN), et composée en plus de deux étudiants Paul SIXDENIER (dit « POLO ») et André VAREYRON (dit « DET »).

### Le départ

Le 16 décembre 1943, les trois équipes partirent de Chalons en convoi, ils se séparèrent à Coligny. La troisième équipe arriva devant l'usine vers 16 heures. Pendant que les trois autres attendaient dans la voiture, DET et LESOMBRE rentrèrent dans l'usine et allèrent jus-

qu'à la salle des machines, l'endroit où se trouvaient les transformateurs. C'est là qu'ils devaient placer les explosifs.

LESOMBRE, arrivé dans la pièce, se sentit mal car il faisait très chaud et parce qu'il avait contracté les fièvres aux colonies. Pendant qu'il suait à grosses gouttes, DET plaça les charges sur les bacs à huile des transformateurs. A 17h40, ils cassèrent les crayons. Ils sortirent alors de l'usine et rejoignirent le reste de l'équipe, qui, après un moment d'euphorie, repartit en direction du camp.

### Le retour tragique

L'aller s'était passé sans problème, malheureusement, le retour fut tragique. Il y eut quatre barrages. Les trois premiers furent passés sans histoire, mais, au quatrième, la route étant barrée par des voitures allemandes, ils durent s'arrêter et furent obligés de sortir les mains en l'air, sans pouvoir se défendre. Se voyant perdu, le lieutenant BRUN se sauva. Malheureusement, il fut touché par deux balles au ventre. Profitant de la panique des Allemands, LESOMBRE et DET imitèrent leur camarade : ils eurent plus de chance, ils purent s'enfuir, et grâce à la complicité de paysans et de cheminots, regagner leur camp. Le lieute-

nant BRUN fut déposé agonisant sur les marches de l'Hôtel de Ville de Montchamain. Là, il n'avait expiré que le lendemain, après une nuit de souffrance, gardé par les Allemands pour que nul ne lui porte secours. POLO et FELIX furent mis en prison à Chalons-sur-Saône. Un tribunal allemand siégeant à Dijon les condamna à mort le 21 janvier 1944, et huit jours plus tard, POLO (18 ans), et FELIX (23 ans), furent fusillés. Après plus de 40 jours de détention. Nous savons qu'il n'ont jamais parlé et que leurs assassins eux-même reconnurent leur bravoure. LESOMBRE et DET reprurent la lutte, malheureusement pas pour longtemps pour le jeune Ploufraganais. Les autres équipes arrivèrent sans encombre, mais elles furent durement éprouvées par la suite.

### Un succès, malgré tout

Cette opération fut, malgré les morts, un succès et le début d'opérations importantes dans cette région. Le 4 décembre 1993, une stèle a été inaugurée, en présence de nombreuses personnalités, pour commémorer l'attaque du Creusot et ceux qui y sont morts : Paul SIXDENIER, le lieutenant BOURRET et Félix LE NOACH.

**Louis TANGUY**  
dit « LESOMBRE »

Il est né le 24 novembre 1922. Après avoir fréquenté l'école du Sacré-Cœur à Saint-Brieuc, il travailla à Chaffoteaux puis, dès qu'il eut l'âge requis, il s'engagea dans la marine. Il fut alors affecté comme quartier maître au croiseur « La Marseillaise ». En 1942, son bateau se saborda à Toulon, pour ne pas tomber aux mains des Allemands. Il revint alors en Bretagne, mais comme il ne trouvait pas de travail, il décida de partir travailler à Paris dans les chemins de fer. Il fut à cette époque, requis pour le



S.T.O. Voulant y échapper, il décida de rejoindre l'Angleterre, mais n'arrivant pas à trouver de bateau, il s'engagea dans la Résistance, dans le maquis de

l'Ain. Il participa comme guide à l'attaque du Creusot, malgré une violente fièvre. Il a eu la chance de pouvoir s'échapper et de rejoindre le maquis.

Malheureusement, le 3 février 1944, LESOMBRE, qui venait d'être nommé sous-lieutenant, était tué d'une balle au front alors qu'il tentait de rompre le cordon de troupe allemande qui bloquait le P.C. départemental des maquis de l'Ain.

Son corps a été ramené en 1949 à Ploufragan, où il est enterré. A titre posthume, il a été nommé chevalier de la légion d'honneur et a reçu la croix de guerre et la médaille des combattants volontaires de la Résistance.

**Félix LE NOACH**  
dit « FELIX »

Né à Brest le 17 juin 1922, il s'engagea dans la marine en 1938 et rentra à l'école des apprentis mécaniciens de Lorient. En 1940, il était sur le cuirassé « Richelieu » quand ce dernier s'enfuit de Brest vers les colonies, à cause de l'avancée allemande. Il se trouvait à Dakar durant l'attaque des anglais, puis il fut affecté à la D.C.A. de Bizerte (Tunisie), jusqu'à l'arrivée des Allemands (novembre 1942).

Il revint alors à Ploufragan, où il fut requis pour partir au S.T.O. (classe 42). Il essaya de retarder son départ par divers stratagèmes. Mais en juin 1943, il fut obligé de partir se réfugier chez



une parente à Paris. Là, il prit contact avec le service « PERICLES » qui l'envoya à l'école des cadres du maquis de « LAMORA » dans le Jura. Il fut nommé sous lieutenant et rejoignit le camp de Cize-Bolozon avec son ami Louis TANGUY, qu'il avait dû retrouver

à Paris.

Durant l'attaque du Creusot, il eut moins de chance que Louis TANGUY, car il ne put s'échapper. Il fut emmené à Chalons-sur-Saône et emprisonné. Le 21 janvier, il fut transporté à Dijon avec Paul SIXDENER (âgé de 18 ans) où un tribunal allemand les condamna à mort. Avec ce dernier, il fut fusillé le 29 janvier vers 8 heures du matin.

Son corps a été transféré à Ploufragan en 1948 où il repose aujourd'hui à quelques pas de son ami Louis TANGUY. Il a été nommé à titre posthume chevalier de la légion d'honneur et a été décoré de la croix de guerre (avec palmes) et de la médaille des combattants volontaires de la Résistance.

# Le départ de l'occupant : la Libération commence

A partir de juin 1944, suite au débarquement en Normandie, le processus de libération s'engage progressivement. Vers le 2 août, l'occupant quitte définitivement notre commune.

Avant de partir, les troupes de l'occupant font sauter une partie des maisons (dont l'école) qu'elles occupaient dans le village de Saint-Hervé. L'année précédente, la ferme du Terre Sous Joug et celle de la Ville Billy ont été détruites pour faciliter le départ et l'atterrissage des avions.

Les jours suivants, les habitants vont avec des broutilles et même des charrettes, chercher au camp d'aviation, des planches, des matériaux, du bois à feu jusqu'à ce que les autorités françaises y mettent le holà.



Russes Blancs prisonniers à la caserne Charner.

## L'aventure des Russes Blancs

Hélas, aussitôt, une colonne de Russes Blancs « VLASSOV », conduite par le Capitaine MURZIN, traverse la ville de Saint-Brieuc et s'installe d'abord aux Villages. Ces soldats n'ayant rien à manger, se rendent chez les habitants, demandant à manger et surtout à boire : alcool et même eau de Cologne et essence.

Elle se retranche ensuite sur le terrain d'aviation où le Commandant DUPERIER, parachuté à Kerien par la mission ALOES, vient parlementer le 5 août. MURZIN ne veut se rendre qu'à des armées régulières. Bernard DUPERIER revient dans l'après-midi avec une Jeep trouvée par hasard mais les

Russes ouvrent le feu.

Plusieurs groupes de résistants garderont les abords du terrain le 5 au soir jusqu'à l'arrivée des Américains. Dans leur retraite, les Russes blessèrent François LE GLATIN dit FOURNIER, habitant la Ville au Beau.

Dans la soirée, Bernard DUPE-RIER, accompagné du Colonel FULLER, d'un chauffeur et d'un interprète russe, poursuivront leurs adversaires jusqu'au Pont Rouge en Trémuson. Bernard DUPERIER et FULLER, gravement blessés, seront soignés au café MENGUY. Le commandant HAMON et trouve la mort alors qu'il tentait de sauver les négociateurs alliés, en compagnie de cinq volontaires, dont le lieutenant STEPHAN, des F.F.I.

## VLASSOV

Ce sont principalement des Ukrainiens et Géorgiens faits prisonniers sur le front de l'est qui se sont joints sous certaines promesses à l'armée allemande, et envoyés sur les théâtres d'opérations à l'ouest et en Italie. Après la guerre, les alliés livreront aux Soviétiques les survivants. Ils seront passés par les armes ou envoyés au goulag.

### La reconstruction

A partir de 1946, d'importants travaux d'évaluation des sinistres sont entrepris, ainsi que les travaux de reconstruction des bâtiments. En attendant, la population est relogée dans des baraquements. Ce n'est qu'après plusieurs années que les familles reprennent possession de leurs exploitations.

Baraquement ayant servi à reloger les expulsés.



### Le déminage

Le vaste terrain d'aviation est abandonné en attendant que des équipes viennent désamorcer les mines. Le déminage sera effectué en 1945 par des prisonniers allemands dont quatre périront dans la zone située entre la Mare et le Haut de la Côte, le 30 août 1945, et un autre le 26 septembre 1945 au Bignon. Ces prisonniers travaillaient en équipe, encadrés par des chefs démineurs français ; ils étaient nourris le midi par les cultivateurs pour lesquels ils déminaient. Le soir, ils regagnaient des baraquements situés entre la Fontaine Morin et la Croix Fichet. Dans un champ nommé « La Lougraie » on a compté jusque 52 mines ! Les explosifs étaient rassemblés sur le terrain d'aviation pour être détruits.

Plusieurs années après la guerre, les cultivateurs, lors des labours, retrouveront encore des explosifs oubliés.

Des accidents se produiront également au sein de la population locale qui, imprudemment, circule dans la zone minée. A Saint-Hervé, une famille de Cobiuiac est blessée, et sur la route de Saint-Barthélemy, un cultivateur s'en sort indemne. Les bêtes vagabondes ne sont pas épargnées non plus.

Sources : Bernard DUPÉRIER, chasseur du ciel, Monsieur Lucien MENGUY.

Les extraits d'actes de décès des cinq prisonniers allemands qui ont péri lors du déminage.

*Le treute croil mil neuf cent quarante-cinq, à onze heures cinquante, est décédé au lieu dit "le Haut de la Côte" Joseph Schubmacher, sergent, numéro matricule 447941, né à Heilshausen (Allemagne) le quatorze mars mil neuf cent deux, époux de Katharina Schubmacher domiciliée à Badenlangl-Mannheim, Hagen, 9.*

*Le treute croil mil neuf cent quarante-cinq, à onze heures cinquante, est décédé au lieu dit "le Haut de la Côte" Heinrich Brinkmann, sergent, né à Gaderlau (Allemagne) le vingt-cinq août mil neuf cent dix-neuf, numéro matricule 447462, fils de Emma Brinkmann domiciliée à Pölsdorf, Gleschewitz, 10, Chätou.*

*Le vingt six septième mil neuf cent quarante-cinq, à quatre heures cinquante, est décédé au lieu dit "le Haut de la Côte" Albert Montsch, adjudant, 8<sup>e</sup> Matricule 447447, né à Sautzen (Allemagne) le deux novembre mil neuf cent vingt-deux, fils de Paul Montsch, domicilié à Oberhain, 15, rue Bontzy.*

*Le treute croil mil neuf cent quarante-cinq, à onze heures cinquante, est décédé au lieu dit "le Haut de la Côte" Helmut Heutsche, adjudant, numéro matricule 447350, né à Frankfurt/Main (Allemagne) le treize août mil neuf cent quinze, fils de Wilhelm Heutsche, colonel, domicilié à Frankfurt/Main, Schirngasse 15.*

*Le treute croil mil neuf cent quarante-cinq, à onze heures cinquante, est décédé au lieu dit "le Haut de la Côte" Heinz Sander, sergent-chef, né à Elbogen (Allemagne) le quatorze juillet mil neuf cent dix-sept, fils de Gina Sander, colonel, numéro matricule 447390, domicilié à Bammler, Elbogen, Land.*

# Bibliographie : la Bretagne dans la guerre 39-45

Tous ces ouvrages sont disponibles à la Bibliothèque Municipale de Ploufragan.

- « Les années 40 : du pain noir... à la renaissance », Ouest-France.
- « Libération de la Bretagne », Marcel BAUDOT, Hachette, 1974 (Libération de la France).
- « Rennes sous l'occupation », François BERTIN, Ouest-France, 1979.
- « Histoire de la Résistance en Bretagne », Christian BOUGEARD, Gisserot.
- « La Bretagne libérée : 1944-1994 », Le Télégramme.
- « On nous appelait terroristes : la vie au quotidien d'un maquisard breton », Désiré CAMUS, Skop Vreizh.
- « Les Côtes du Nord dans l'occupation », Centre départemental de documentation pédagogique, 1985 (l'histoire en Bretagne).
- « Victoire à l'ouest : 1944-1945 », Charles-Louis FOULON, Ouest-France.
- « Archives secrètes de Bretagne : 1940-1944 », Henri FREVILLE, Ouest-France, 1985 (l'histoire et nous).
- « 50 otages, mémoire sensible », E. GASCHE, Editions du Petit Véhicule.
- « Ceux de Châteaubriant », Fernand GRENIER, Editions sociales, 1976.
- « Par les nuits les plus longues : réseaux d'évasion d'aviateurs en Bretagne : 1940-1944 », Roger HUGUEN, Ouest-France, 1986.
- « La Bretagne sous le gouvernement de Vichy : une tentative de régionalisation ? », Hervé LEBOTERF, France Empire, 1982.
- « Echos d'outre-tombe », Guillaume LEBRIS, G. Lebris, 1975 (la Résistance dans les Côtes du Nord).
- « De l'ombre à la lumière, le maquis de Plouisy dans la résistance bretonne », André LE CORNEC.
- « Les hauts lieux de la Résistance en Bretagne », Alain LEFORT et Bernard LUCAS, Ouest-France.
- « La Bretagne dans la Résistance », Gérard LE MAREC, Ouest-France, 1983.
- « Guide des maquis et hauts lieux de la Résistance en Bretagne : Ile et Vilaine et Loire-Atlantique », Gérard LE MAREC, Presses de la Cité, 1987.
- « Les nuits de liberté : les évasions par Plouha. La Libération en Bretagne », Alain LE NEDELEC, Ouest-France, Numéro hors série, juin 1994.
- « Brest sous l'occupation », François PERON, Ouest-France, 1981.
- « La bataille de Pleurtuit », J.C. PETIT, Edition Club 35.
- « Clandestins de l'Iroise : 5 tomes », René PICHAVANT, 1982-1993.
- « Histoire du pays d'Armor », Remy (Gilbert, Renault, pseudo), Perrin, 1970. La ligne de démarcation.
- « La ligne de démarcation », Remy (Gilbert, Renault, pseudo), Perrin, 1986. Tome I : « La maison d'Alphonse », Tome II : « Autour de la plage Bonaparte ».
- « La Résistance en lutte (1940-1944) dans la région de Maël Carhaix - Callac », Comité d'érection du Mémorial et de la Résistance à La Pie, 1984.
- « La Résistance et la Libération des Côtes du Nord », Présenté par Christian BOUGEARD, Centre Départemental de Documentation Pédagogique, 1986. (L'histoire en Bretagne).
- « Été 1944 : la III<sup>e</sup> armée U.S. de Patton », Bretagne, Eric RONDEL, Club 35.
- « La Bretagne de 1939 à nos jours », Jacqueline de SAINCLIVIER, Ouest-France.
- « La Bretagne dans la guerre 1939-1945 », Jacqueline de SAINCLIVIER, Ouest-France ; Mémorial de Caen.
- « L'enfer de Brest : 1939-1945 », A. VULLIEZ, France-Empire.

# Chanson

## « les gars de Ploufragan »

La chanson suivante, « Les gars de Ploufragan » (air de « Mia Napoli »), relate des faits de Résistance intéressant notre commune.

**1** Ce sont les gars de Ploufragan  
non pas des fainéants  
Nous sommes tous des volontaires  
Pour marcher contre Hitler  
Nous ne voulons pas des Nazis  
Pour mener notre pays  
Nous ne voulons pas l'esclavage  
De ces sauvages

**2** Nous sommes partis au mois de mai  
Nous les Ploufraganais  
On était plusieurs bons copains  
Tous du même patelin  
Il y en avait trois du bourg  
Le reste des alentours  
Qui n'se sont jamais séparés  
Pour s'bagarrer

**3** C'était en rejoignant le maquis  
Un dimanche à midi  
Qu'on fut pris par les miliciens  
Dans un petit chemin  
Oui mais alors pour les quitter  
Il fallut les tromper  
Car le tour fut si bien joué  
Qu'on put s'évader

**4** Nous sommes tous repartis  
Rejoindre le maquis  
En direction de Plesidy  
Se battre contre l'ennemi  
Alors les gars tous plein d'entrain  
tuèrent les miliciens  
Et leurs collègues les Allemands  
les dégoutants

**5** Quand notre pays fut délié  
Il a fallu entrer  
A la caserne de Guingamp  
Former un régiment  
Nous attendons tous le départ  
Pour la grande bagarre  
Nous avons eu notre revanche  
Pour notre France

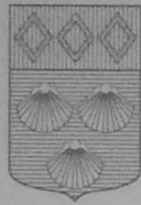
Chanson écrite par :  
Jean LE GALL, Raymond GILBERT,  
Pierre ANDRIEUX et Jules LE MEE.

Communiquée par :  
Madame LE BRET.



Maison détruite du Tetre sous Jong. Aquarelle de ALAIN.

Nous remercions toutes les personnes qui ont contribué à l'élaboration de cette revue,  
par leur témoignage, leur participation aux réunions, prêt de documents, de photos...  
Annick LE BRET, Marcelle LE MAT, Ange-Guy FOURNEL, Nicolas ROUSSEAU, Catherine BOURGOIN...



Le **Plou** de **Fracan**